

Deux recueils importants sur la vitalité littéraire et culturelle du Québec

Culture populaire et littérature au Québec Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française

Guy Laflèche, éditeur, *Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française (1970-1979)*, Montréal, l'Ac-fas, 1980, Cahiers de l'Acfas, no 4, 146 p.

Guy Laflèche, éditeur, *Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française (1970-1979)*, Montréal, l'Ac-fas, 1980, Cahiers de l'Acfas, no 4, 146 p.

Robert Vigneault

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, R. (1981). Compte rendu de [Deux recueils importants sur la vitalité littéraire et culturelle du Québec : culture populaire et littérature au Québec Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française / Guy Laflèche, éditeur, *Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française (1970-1979)*, Montréal, l'Ac-fas, 1980, Cahiers de l'Acfas, no 4, 146 p. / Guy Laflèche, éditeur, *Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française (1970-1979)*, Montréal, l'Ac-fas, 1980, Cahiers de l'Acfas, no 4, 146 p.] *Lettres québécoises*, (22), 61–63.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Deux recueils importants sur la vitalité littéraire et culturelle du Québec

Culture populaire et littératures au Québec *Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française*

Les études (et quelques essais) qui composent les deux recueils que j'examine ici sont appelés à rendre de précieux services aux chercheurs, professeurs et étudiants qu'intéressent les aspects socio-culturels et surtout littéraires de la vie au Québec. Je tiens à souligner au départ cette aimable assertion globale, puisque, redevenu sourcilieux, en bon critique qui se respecte, je trouverai inévitablement à redire . . .

Le plus volumineux des deux ouvrages, *Culture populaire et littératures au Québec*¹, figure dans la prestigieuse collection des *Stanford French and Italian Studies*. Une première partie (pp. 3 à 80) est consacrée aux *Aspects culturels* ; la seconde, beaucoup plus longue (pp. 81 à 285), à des *Aperçus littéraires* ; pour finir, une présentation des collaborateurs (pp. 287 à 289) et un Index (pp. 291 à 310). Deux observations sur l'ensemble du recueil : pour témoigner de la présence des littératures au Québec, — en tout cas, pour justifier le pluriel du titre de l'ouvrage, — l'article de Naïm Kattan, « Deux romanciers canadiens-anglais et Montréal » m'a paru court (7 pages) et son sujet un peu limité. D'autre part, — déformation professionnelle, — je n'ai pu m'empêcher de remarquer l'absence de références sur l'essai dans le « Guide bibliographique de la littérature québécoise », d'Aurélien Boivin et Kenneth Landry, lacune d'autant plus étonnante que ce dernier est un spécialiste en ce domaine.

Après la limpide synthèse de Louis Balthazar sur « La Dynamique du nationalisme au Québec », Benoît Lacroix signe un article original : « Histoire et religion traditionnelle des Québécois (1534-1980) ». Nouveauté (à mes yeux) : l'auteur rompt avec l'esprit de système de certains schémas, devenus classiques depuis les Brunet et Rioux, celui des idéologies successives : conservation, rattrapage, indépendance, celui des « dominantes » : agri-culturisme, messianisme, anti-étatisme, où la raideur d'une pensée claire réserve aux données religieuses de notre histoire un traitement plutôt sévère.

STANFORD FRENCH AND ITALIAN STUDIES 19

Culture populaire et littératures au Québec

Ouvrage publié
sous la direction de

RENÉ BOUCHARD

ANIMA LIBRI

Averti de la relativité du découpage historique, — « De toute manière, l'historien découpe, choisit un champ narratif à même une réalité qui le débordera toujours. » (p. 19) — le médiéviste B. Lacroix a choisi d'envisager le phénomène religieux du Québec du point de vue du peuple, d'un peuple resté tout près de ses origines *médiévales*. Cette perspective, qui n'exclut pas *a priori*, comme la critique démythifiante d'une certaine historiographie, une approche sympathique, permet d'affirmer, par exemple, sans arrière-pensée malicieuse, que « Lionel Groulx a toutes les audaces du croisé » (p. 33) et de rappeler opportunément que l'autoritarisme transcendantal de nos évêques s'inspirait d'une « théologie médiévale, qui n'a rien à voir avec nos théologies de la libération » (p. 26). De quoi secouer les idées toutes faites . . .

Le magistral article de Claude Poirier, « Le Lexique québécois : son évolution, ses composantes », copieusement assaisonné de savoureux exemples d'usage courant, me paraît, lui aussi, rajeunir la sempiternelle question de la langue des Québécois. Tout en affirmant, avec preuves à l'appui, l'existence positive d'une langue québécoise autonome, il renvoie dos à dos, d'une part les puristes, qui se sont fourvoyés dans une comparaison stérile entre le français québécois, langue parlée, avec « le modèle français littéraire, celui des dictionnaires » (p. 78),

et, d'autre part, les linguistes improvisés qui ont commis d'imprudentes gloses sur ce parler québécois sans être armés de l'outillage linguistique pertinent. Claude Poirier s'est même penché, non en essayiste mais en linguiste, sur le *joual*, notre bouc émissaire national :

Il s'agit en somme d'une variante phonétique (d'origine française) qui s'explique au départ par un phénomène de sonorisation (. . .) Le choix de cette forme pour désigner un parler détérioré était donc tout à fait inapproprié, du moins sur le plan scientifique. (p. 48)

Tant d'essais qui en prennent pour leur rhume ! Ou plutôt, réflexion faite, j'y vois une preuve de plus, irréfutable, que l'essai relève de la fiction . . .

L'article de Maurice Lemire, « À la découverte de la littérature québécoise : un siècle d'histoire (1840-1940) » démarre fort bien, comme un défi à l'adresse de ceux qui ont prétendu que la littérature québécoise ne commence pas avant 1940, voire même avant 1960. On se serait donc attendu à un bilan vraiment critique, soulignant les œuvres marquantes, celles qui nous mettent en appétit, ou qui résistent, à tout le moins, à la simple épreuve de la lecture. Hélas, l'auteur est tombé dans l'ornière encyclopédique. Je me demande pourquoi la littérature de cette période se confond si fatalement avec l'histoire de la littérature, et la critique avec l'onomastique. Après les solides études des Hayne, Lortie, Le Moine, j'en passe, et Lemire lui-même, âme dirigeante du monumental *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, ne serait-il pas temps de laisser quantité d'auteurs vraiment disparus à leur repos éternel, et de ne pas ressasser à tout bout de champ leurs pauvres vieilles cendres ? M'est avis qu'on surfait le Québec littéraire, réplique symbolique de celui qui tarde à naître . . . Donné-je dans l'élitisme, l'esthétisme, etc. ? Relire Jules Fournier !

Un regret : que l'étude de Clément Moisan sur « Le Phénomène de la poésie dans le Québec contemporain (1945-1970) » ne soit pas plus immédiatement contemporaine. L'auteur a choisi une présentation de type sociologique qui « marche » assez bien quand on exhume le thème du pays, et d'au-

tant mieux que les textes sont plus explicites, c'est-à-dire moins poétiques. L'entreprise me paraît délicate et guetée par la prose du message. N'est-il pas périlleux de chercher dans des textes poétiques « une élucidation de la situation politique, sociale et économique » (p. 125), si l'on tient compte de l'opacité qui lui est convenue ? Peut-être n'est-ce qu'au terme de longues analyses formelles qu'on peut parvenir à dégager non pas des équations de contenus, lesquelles feraient violence à l'hétérogénéité des langages, mais de mobiles correspondances structurelles entre le texte et le réel socio-culturel. En matière de poésie, je suis en proie, je l'avoue, à la tentation de l'agnosticisme.

La pratique exemplaire d'un Laurent Mailhot, dans « Le Roman québécois et ses langages », permet de considérer la critique comme cet « acte de pleine écriture » (Barthes) qui confère toute sa valeur à un beau métier que certains écrivains (parfois même des critiques) seraient portés à juger de haut, comme un « art mineur ». Laurent Mailhot cultive l'art subtil d'un style que je qualifierais de paradigmatique : minutieusement, il affûte ses traits d'esprit critique pour une espèce de *venatio formulae*. Il a fait, ici, bonne chasse : on pourra lire des pages très écrites sur Ducharme, Aquin, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Poulin, etc. L'auteur souligne l'« éclatement » du roman québécois, resté lui-même en dépit des influences françaises. Lui-même ? Précisons : non pas identifié, intégré, florissant, mais aussi caduc que « l'espace ouvert » d'un pays désespérément « à venir ».

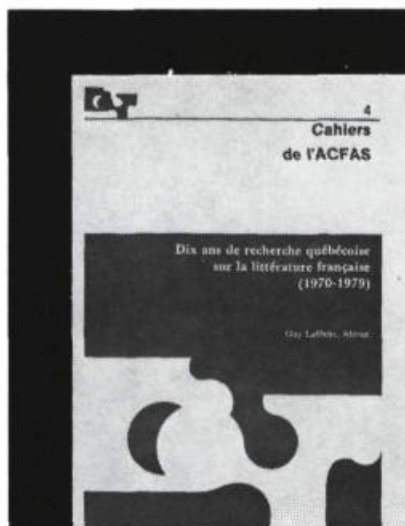
Le roman québécois vit de l'ambiguïté, de la précarité du pays lui-même, « incertain », « équivoque », « invisible » (non pas transparent), « démanché ». Inorganisé ou désorganisé ? L'un et l'autre, simultanément. (p. 169)

J'ai trouvé décevant le long « Aperçu thématique du théâtre québécois contemporain », de Jacques Cotnam. Flagrante disproportion : Gélinas (6 pages), Dubé (27 pages), Loranger (6 pages), Tremblay (1 page et demie),

et tout le reste expédié en 9 pages d'énumérations. Mais on comprend pourquoi il doit en être ainsi : la littérature dramatique ne sert que de réservoir d'exemples pour illustrer l'évolution sociale et politique du Québec ; on n'aura retenu que les textes qui se prêtent explicitement à ce type d'interprétation. Pourtant, si ces écrivains ont choisi le langage dramatique comme mode d'expression, il semblerait normal d'interroger avant tout les formes de ce langage. Il doit exister une lecture spécifique de la théâtralité, comme il en est une, par exemple, de la narrativité. Rien de tel, ici, même pas la « thématique » annoncée par le titre, le *thème* se réduisant au *sujet* traité par l'auteur. Le texte sert de prétexte à un prône éthico-politique sur la question du Québec. Pourtant, tel texte de Pierre Maheux, renvoyé en note (p. 220), eût pu suggérer une grille de lecture : « Il ne s'agit pas de faire des pièces sur la situation politique du Québec, il s'agit de poser dans un lieu théâtral des actes de libération. » En revanche, la belle étude de Jeanne Demers et Lise Gauvin sur les « Contes et nouvelles du Québec » manifeste justement comment le recours judicieux à la théorie littéraire, l'attention constante aux critères formels, peuvent efficacement nourrir et éclairer l'analyse des textes. À la manière de L. Mailhot, les auteurs se sont attachés à des écrivains représentatifs, sans omettre les plus contemporains ; elles ont privilégié « les principaux jalons de l'évolution du récit bref québécois » (p. 240) : Groulx, Loranger, Leclerc, Thériault, Carrier, Laberge, Ferron, Benoît, Tremblay, Châtillon, Charpentier, Claudette Charbonneau-Tissot, Jacques Brossard, Antonine Maillet, Louis Caron, Gérard Bessette, Jacques Poulin, Alain Bergeron. Pour sa part, Joseph Bonenfant propose, lui aussi, de suggestives considérations théoriques dans l'introduction et la conclusion de ses « Divergences de l'essai québécois ». Mais les rubriques choisies pour la classification des essayistes : « zouaves » et « anti-zouaves », « moralistes », « érudits », etc., m'ont laissé songeur . . .

La lecture des Actes d'un colloque permet-elle de rendre justice à des communications vivantes (diction et

échanges) auxquelles on n'a pas assisté ? C'est la question que je me posais en prenant connaissance du texte des quatre exposés et huit états de la recherche présentés au colloque de la section des littératures de langue française du congrès de l'ACFAS, tenu à l'Université de Montréal du 9 au 11 mai 1979, et organisé par Guy Laflèche, André Brochu et Jean-Pierre Duquette, sur le thème « *La littérature française au Québec : état de la recherche sur la littérature française au Québec et au Canada français* ». ¹ Simple lecteur, donc, je n'en ai pas moins trouvé passionnants non seulement les textes interprétatifs et surtout interrogatifs, les *essais*, justement, de Gilles Hénault, Pierre Boissonnault et Vital Gadbois, André Brochu, Jean-Louis Major, mais même les bilans à première vue rébarbatifs, détaillés, chiffrés (siècle par siècle, et même genre par genre pour les XIX^e et XX^e siècles) de tout cet énorme travail de recherche sur la littérature française, opiniâtement poursuivi malgré des conditions de travail souvent adverses. Les auteurs des états de la recherche insistent sur la nécessité d'améliorer la situation en créant des programmes raisonnés, dans les écoles secondaires et à l'Université, qui permettent de (re)donner sa juste place à l'enseignement de la littérature française. Ces textes trahissent aussi un sentiment de solitude, avec leur insistance sur le besoin d'associations de chercheurs ainsi que d'une revue qui serait entièrement consacrée à la littérature française. D'autre part, un ouvrage de ce genre devrait être tout à fait irréprochable sous le rapport de la présentation ; c'est le cas, entre autres, de l'état de la recherche sur le XVII^e siècle, présenté par Bernard Beugnot, qui m'a paru exemplaire. Ailleurs, les coquilles ne manquent pas, et une page entière est restée en blanc (p. 99), interrompant brutalement le stimulant exposé de Guy Laflèche.



Parmi les interrogations suscitées par les quatre essais mentionnés (auxquels il conviendrait d'ajouter certains textes interprétatifs, tel celui de Joseph Bonenfant (pp. 88-92), inspirés par la partie documentaire des bilans), j'en retiendrai deux, centrales et connexes. D'abord la question essentielle d'André Brochu, réactivée par Jean-Louis Major au terme d'une inquiète traversée de la critique française (pp. 128-135) : celle de l'ancrage *québécois* de la critique littéraire. A. Brochu déplore l'absence d'« une problématique littéraire autonome au Québec », autrement dit le fait « que nous soyons si étroitement dépendants de ce qui se fait ailleurs », c'est-à-dire en France et aux États-Unis, « et que nous ne produisons pas davantage nos propres mouvements d'idées (...) » (p. 119). Il faudrait pouvoir « ouvrir des chemins qui nous soient propres dans le domaine littéraire français », c'est-à-dire « nous approprier » cette littérature. (Je note que, plus optimiste, G. Laflèche estime que c'est chose faite déjà, et que la littérature française est devenue « notre littérature étrangère » (p. 105).) Je souhaite, moi aussi, l'avènement de cette critique typiquement québécoise, mais j'ajouterais que notre critique est à notre image : incapables encore d'une

affirmation ethnique *réellement* autonome, comment aurions-nous autre chose qu'une critique vassalisée ? Tout se tient . . .

Nous avons intériorisé la dépendance. Ce qui ne nous empêche pas de piquer de pittoresques crises d'adolescence, et d'envoyer valser notre mère la littérature française, comme en témoinne brillamment l'essai de Vital Gadbois et Pierre Boissonnault sur la situation de l'enseignement dans les écoles, collèges et universités du Québec. De son côté, J. Bonenfant évoque sévèrement, lui aussi, « l'aliénation vécue, multipliée 90 fois par les collèges classiques », qui aurait été notre lot pendant les années cinquante et avant, étudiants limités à la « culture raffinée », mais française de France, « de nos professeurs » (p. 89). Aliénation ? Colonisation ? Ce verdict si à la mode m'apparaît, maintenant, discutable. Affranchi, je serais peut-être devenu spécialiste de Damase Potvin, et, le soir, je me fusse endormi aux accents virils de *Restons chez nous* . . . Aliénés, colonisés, cher Bonenfant, nous aurons choisi Péguy. La passion de la littérature française ne nous a pourtant pas empêchés d'être sensibles aux charmes de la québécoise et même à sa différence spécifique. Question brûlante, qui nous entraînerait loin, à suivre . . . À *suivre* sera toujours le dernier mot de l'essai, qui n'en aura jamais tant qu'il continuera de viser, le long d'un *parcours* singulier entre un « Je » multiple et le réel changeant, cette cible mouvante : la vérité. □

1. René Bouchard, éditeur, *Culture populaire et littératures au Québec*, Saratoga, Calif., Anma Libri & Co, coll. Stanford French and Italian Studies, no 19, 1980, 310 p.
1. Guy Laflèche, éditeur, *Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française (1970-1979)*, Montréal, l'Acfas, 1980, Cahiers de l'Acfas, no 4, 146 p.

